«Milk» a été présenté à Venise en 2008 et «Miel» a été ours d'or à Berlin en février. PHOTO DR

«MIEL», GOSSE DE RUCHE

MER NOIRE Le Turc Semih Kaplanoglu conclut son triptyque paysagiste avec «Miel» et «Milk».

MIEL et **MILK** de **SEMIH KAPLANOGLU** 1h43 et 1h42.

C'est un regard de gosse sur le monde. Un regard intense, émerveillé, parfois désespéré, quand bègue et paralysé par l'émotion, il n'arrive pas à lire sa leçon dans l'école à classe unique de son village près de la mer Noire. Yusuf a 6 ans et il n'arrive à parler vraiment qu'avec son père, Yakup, apiculteur recueillant dans les ruches perchées le miel des abeilles. Son père lui parle du monde merveilleux de la forêt où il doit s'enfoncer toujours plus loin pour recueillir ce nectar considéré comme l'un des meilleurs du monde. Mais il se tue en tombant d'un grand arbre.

Hymne à la beauté de la nature et de la création, film sur l'enfance et la douleur de l'absence du père, *Miel* (*Bal* en VO) avait toutes les qualités pour remporter l'ours d'or en février à Berlin. C'est aussi la dernière pièce de la trilogie racontant la vie du futur poète Yusuf que l'on voit à 18 ans dans *Milk* (*Süt*, sélectionné à Venise en 2008), chronique sur une petite ville de province, et en quadragénaire à Istanbul dans *Œuf* (*Yumurta*, Quinzaine des réalisateurs en 2007), la première œuvre du triptyque. Trois films, en bonne partie autobiographiques, qui font le choix d'une histoire de vie à rebours.

«Tout questionnement sur soi implique de remonter vers l'enfance ; comprendre ce que l'on est se fait nécessairement au travers d'un tel flash-back psychologique», explique Semih Kaplanoglu qui a d'abord achevé les trois scénarii avant de donner le premier tour de manivelle.

> Ce monde villageois, blotti dans la clairière, est peint avec un regard d'innocence, sans violence.

Des films d'un *«réalisme spirituel»* assumé, avec de lents plans séquences inspirés, qui font de cet Istanbuliote quadragénaire l'autre grande vedette du cinéma turc dans les festivals internationaux avec Nuri Bilge Ceylan (*Uzak*, *les Climats*, *les Trois Singes*). Beaucoup de choses les rapprochent, dans le style, le récit autobiographique ou le refus du simplisme politique. Mais encore plus de choses les opposent, notamment dans leur vision du monde, malgré une passion commune pour le cinéaste russe Andreï Tarkovski. *«Sa foi explique la puissance de ses films y compris sur le plan formel»*, assure Semih Kaplanoglu qui, de passage à Paris, est allé se recueillir sur la tombe du cinéaste au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Kilims. Tout à la fois réalisateur, scénariste et producteur, il a voulu montrer la symbolique de l'enfance au travers de la luxuriance de la forêt, lieu originel de l'humanité. Ce monde villageois, blotti dans la clairière, il le peint avec un regard d'innocence – celui du gosse –, sans violence et sans conflit, où la pauvreté est simplicité. Maisons de bois, chatoyants kilims, un monde traditionnel délibérément idéalisé. La seule tragédie est celle de la mort du père dans la splendeur primitive de la forêt, mourant à cause d'une branche qui se casse. Elle est montrée dès le début du film même si l'écho n'arrivera que bien plus tard aux villageois et au petit Yusuf. *«Nous avons travaillé, pour* Miel, *dans des villages de montagne où les gens essaient encore de vivre selon les traditions et dans les conditions dictées par la nature, mais voués à disparaître»*, explique le cinéaste.

«Racines». Un choix poétique délibéré au risque de créer une sensation d'irréalité. *«Dans un film précédent*, la Chute de l'ange, *je racontais l'inceste d'un père envers sa fille. A la fin, elle le tuait. Dans cette trilogie-là, j'ai voulu montrer que le monde n'est pas seulement violence, noirceur et sang»*, se justifie Semih Kaplanoglu qui refuse aussi bien les facilités du cinéma commercial que le manichéisme de certaines productions militantes. *«Ce genre de films politiques procède par catégories avec toutes les limites que cela impose. Or, je veux tenter de montrer toute la complexité de la vie et du réel où tout se mêle loin des définitions faciles. Il s'agit de remonter aux racines de sa modernité pour comprendre la réalité de la société turque d'aujourd'hui.»*

Il travaille maintenant sur un projet de film historique racontant une relation épistolaire entre une jeune femme et son maître spirituel dans l'empire ottoman au XVIe siècle. Une œuvre inspirée par l'esprit du soufisme, cette mystique de l'islam qui a plus que jamais le vent en poupe parmi nombre d'artistes turcs.

MARC SEMO